

**ESSAI**

**L'ANCIEN RÉGIME  
ET LA  
RÉVOLUTION  
(1856)**

---

**ALEXIS DE TOCQUEVILLE**

# *L'ancien régime et la révolution (1856)*

[L'ancien régime et la révolution \(1856\)](#)

[NOTE LIMINAIRE](#)

[INTRODUCTION](#)

[AVANT-PROPOS](#)

[LIVRE PREMIER](#)

[CHAPITRE I](#)

[CHAPITRE II](#)

[CHAPITRE III](#)

[CHAPITRE IV](#)

[CHAPITRE V](#)

[LIVRE DEUXIÈME](#)

[CHAPITRE I. 2](#)

[CHAPITRE II. 2](#)

[CHAPITRE III. 2](#)

[CHAPITRE IV. 2](#)

[CHAPITRE V. 2](#)

[CHAPITRE VI. 2](#)

[CHAPITRE VII. 2](#)

[CHAPITRE VIII. 2](#)

[CHAPITRE IX. 2](#)

[CHAPITRE X. 2](#)

[CHAPITRE XI. 2](#)

[CHAPITRE XII. 2](#)

[LIVRE TROISIÈME](#)

[CHAPITRE I. 3](#)

[CHAPITRE II. 3](#)

[CHAPITRE III. 3.](#)

[CHAPITRE IV. 3.](#)

[CHAPITRE V. 3.](#)

[CHAPITRE VI. 3.](#)

[CHAPITRE VII. 3.](#)

[CHAPITRE VIII. 3.](#)

[APPENDICE](#)

[Page de copyright](#)

# *L'ancien régime et la révolution (1856)*

Alexis de Tocqueville

## *NOTE LIMINAIRE*

Le présent volume donne le texte intégral de l'ouvrage de Tocqueville ; cependant nous n'avons pas retenu, parmi les notes qu'il avait ajoutées à la fin du volume, celles qui ont un caractère trop technique ou trop spécialisé.

# INTRODUCTION

## **Matériaux pour une histoire de l'influence de l'ancien régime**

Le 26 décembre 1851, Tocqueville écrivait à son ami Gustave de Beaumont, de Sorrente : « Il y a longtemps, comme vous savez, que je suis préoccupé de l'idée d'entreprendre un nouveau livre. J'ai pensé cent fois que si je dois laisser quelques traces de moi dans ce monde, ce sera bien plus par ce que j'aurai écrit que par ce que j'aurai fait. Je me sens d'ailleurs plus en état de faire un livre aujourd'hui qu'il y a quinze ans. Je me suis donc mis, tout en parcourant les montagnes de Sorrente, à chercher un sujet. Il me le fallait contemporain, et qui me fournît le moyen de mêler les faits aux idées, la philosophie de l'histoire à l'histoire même.

Ce sont pour moi les conditions du problème. J'avais souvent songé à l'Empire, cet acte singulier du drame encore sans dénouement qu'on nomme la révolution française, mais j'avais toujours été rebuté par la vue d'obstacles insurmontables et surtout par la pensée que j'aurais l'air de vouloir refaire des livres célèbres déjà faits. Mais cette fois le sujet m'est apparu sous une forme nouvelle qui m'a paru plus abordable. J'ai pensé qu'il ne fallait pas entreprendre l'histoire de l'Empire, mais chercher à, montrer et à faire comprendre la cause, le caractère, la portée des grands événements qui forment les anneaux principaux de la chaîne de ce temps ; les faits ne seraient plus en quelque sorte qu'une base solide et continue sur laquelle s'appuieraient toutes les idées que j'ai dans la tête, non seulement sur cette époque, mais sur celle qui l'a précédée et suivie, sur son caractère, sur l'homme extraordinaire qui l'a remplie, sur la direction

par lui donnée au mouvement de la révolution française, au sort de la nation, et à la destinée de toute l'Europe.

On pourrait faire ainsi un livre très court, un volume ou deux peut-être, qui aurait de l'intérêt et pourrait avoir de la grandeur. Mon esprit a travaillé sur ce nouveau cadre et il a trouvé, en s'animant un peu, une joule d'aperçus divers qui ne l'avaient pas d'abord frappé. Tout n'est encore qu'un nuage qui flotte devant mon imagination. Que dites-vous de la pensée mère ? » Une autre lettre de Tocqueville adressée au comte Louis de Kergorlay et datée du 15 décembre 1850, de Sorrente également, est encore plus révélatrice sur l'intention de l'auteur que les lignes précitées. « Il y a longtemps déjà », lisons-nous dans cette lettre, « que je suis occupé, je pourrais dire troublé, par l'idée de tenter, de nouveau, un grand ouvrage. Il me semble que ma vraie valeur est surtout dans ces travaux de l'esprit ; que je vaud mieux dans la pensée que dans l'action ; et que, s'il reste jamais quelque chose de moi dans ce monde, ce sera bien plus la trace de ce que j'ai écrit que le souvenir de ce que j'aurai fait. Les dix dernières années, qui ont été assez stériles pour moi sous beaucoup de rapports, m'ont cependant donné des lumières plus vraies sur les choses humaines et un sens plus pratique des détails, sans me faire perdre l'habitude qu'avait prise mon Intelligence de regarder les affaires des hommes par masses. Je me crois donc plus en état que je ne l'étais quand j'ai écrit La Démocratie, de bien traiter un grand sujet de littérature politique. Mais quel sujet prendre ? Plus de la moitié des chances de succès sont là, non seulement parce qu'il faut trouver un sujet qui intéresse le public, mais surtout parce qu'il faut en découvrir un qui m'anime moi-même et fasse sortir de moi tout ce que je puis donner.

Je suis l'homme du monde le moins propre à remonter avec quelque avantage contre le courant de mon esprit et de mon goût ; et je tombe bien au-dessous du médiocre, du moment où je ne trouve pas un plaisir

passionné à ce que je fais. J'ai donc souvent cherché depuis quelques années (toutes les lois du moins qu'un peu de tranquillité me permettait de regarder autour de moi et de voir autre chose et plus loin que la petite mêlée dans laquelle j'étais en gagé), j'ai cherché, dis-je, quel sujet je pourrais prendre ; et jamais je n'ai rien aperçu qui me plût complètement ou plutôt qui me saisît. Cependant, voilà la jeunesse passée, et le temps qui marche ou, pour mieux dire, qui court sur la pente de l'âge mûr ; les bornes de la vie se découvrent plus clairement et de plus près, et le champ de l'action se resserre. Toutes ces réflexions, je pourrais dire toutes ces agitations d'esprit, m'ont naturellement porté, dans la solitude où j'habite, à rechercher plus sérieusement et plus profondément l'idée-mère d'un livre, et j'ai senti le goût de te communiquer ce qui m'est venu dans l'imagination et de te demander ton avis. Je ne puis songer qu'à un sujet contemporain. Il n'y a, au fond, que les choses de notre temps qui intéressent le public et qui m'intéressent moi-même. La grandeur et la singularité du spectacle que présente le monde de nos jours absorbe trop l'attention pour qu'on puisse attacher beaucoup de prix à ces curiosités historiques qui suffisent aux sociétés oisives et érudites. Mais quel sujet contemporain choisir ? Ce qui aurait le plus d'originalité et ce qui conviendrait le mieux à la nature et aux habitudes de mon intelligence, serait un ensemble de réflexions et d'aperçus sur le temps actuel, un libre jugement sur nos sociétés modernes et la prévision de leur avenir probable.

Mais quand je viens ci chercher le nœud d'un pareil sujet, le point où toutes les idées qu'il fait naître se rencontrent et se lient, je ne le trouve pas. Je vois des parties d'un tel ouvrage, je n'aperçois pas d'ensemble ; j'ai bien les fils, mais la trame me manque pour faire la toile. Il me faut trouver quelque part, pour mes idées, la base solide et continue des faits. Je ne puis rencontrer cela qu'en écrivant l'histoire ; en m'attachant à une époque dont le récit me serve d'occasion pour peindre les hommes et les choses de notre

siècle, et me permette de faire de toutes ces peintures détachées un tableau. Il n'y a que le long drame de la Révolution française qui puisse fournir cette époque. J'ai depuis longtemps la pensée, que je t'ai exprimée, je crois, de choisir dans cette grande étendue de temps qui va de 1789 jusqu'à nos jours, et que je continue à appeler la Révolution française, les dix ans de l'Empire, la naissance, le développement, la décadence et la chute de cette prodigieuse entreprise. Plus j'y réfléchis, et plus je crois que l'époque à peindre serait bien choisie. En elle-même, elle est non seulement grande, mais singulière, unique même ; et cependant, jusqu'à présent, du moins à mon avis, elle a été reproduite avec de fausses ou de vulgaires couleurs. Elle jette, de plus, une vive lumière sur l'époque qui l'a précédée et sur celle qui la suit. C'est certainement un des actes de la Révolution française qui fait le mieux juger toute la pièce, et permet le plus de dire sur l'ensemble de celle-ci tout ce qu'on peut avoir à en dire. Mon doute porte bien moins sur le choix du sujet que sur la façon de le traiter. Ma première pensée avait été de refaire à ma manière le livre de M. Thiers ; d'écrire l'action même de l'Empire, en évitant seulement de m'étendre sur la partie militaire, que M. Thiers a reproduite, au contraire, avec tant de complaisance et de talent.

Mais, en y réfléchissant, il me vient de grandes hésitations à traiter le sujet de cette manière. Ainsi envisagé, l'ouvrage serait une entreprise de très longue haleine. De plus, le mérite principal de l'historien est de savoir bien taire le tissu des faits, et j'ignore si cet art est à ma portée. Ce à quoi j'ai le mieux réussi jusqu'à présent, c'est à juger les faits plutôt qu'à les raconter ; et, dans cette histoire proprement dite, cette faculté que je me connais n'aurait à s'exercer que de loin en loin et d'une façon secondaire, à moins de sortir du genre et d'alourdir le récit. Enfin, il y a une certaine affectation à reprendre le chemin que vient de suivre M. Thiers. Le public vous sait rarement gré de ces tentatives ; et quand deux écrivains prennent le même

sujet, il est naturellement porté à croire que le dernier n'a plus rien à lui apprendre. Voilà mes doutes ; je te les expose pour avoir ton avis.

« À cette première manière d'envisager le sujet en a succédé dans mon esprit une autre que voici : il ne s'agirait plus d'un long ouvrage, mais d'un livre assez court, un volume peut-être. Je ne ferai plus, à proprement parler, l'histoire de l'Empire, mais un ensemble de réflexions et de jugements sur cette histoire. J'indiquerais les faits, sans doute, et j'en suivrais le fil ; mais ma principale affaire ne serait pas de les raconter. J'aurais, surtout, à faire comprendre les principaux, à faire voir les causes diverses qui en sont sorties ; comment l'Empire est venu ; comment il a pu s'établir au milieu de la société créée par la Révolution ; quels ont été les moyens dont il s'est servi ; quelle était la nature vraie de l'homme qui l'a fondé ; ce qui a fait son succès, ce qui a fait ses revers ; l'influence passagère et l'influence durable qu'il a exercée sur les destinées du monde et en particulier sur celles de la France.

Il me semble qu'il se trouve là la matière d'un très grand livre. Mais les difficultés sont immenses. L'une de celles qui me troublent le plus l'esprit vient du mélange d'histoire proprement dite avec la philosophie historique.

Je n'aperçois pas encore comment mêler des deux choses (et il faut pourtant qu'elles le soient, car on pourrait dire que la première est la toile, et la seconde la couleur, et qu'il est nécessaire d'avoir à la fois les deux pour faire le tableau). Je crains que l'une ne nuise à l'autre, et que je ne manque de Part infini qui serait nécessaire pour bien choisir les faits qui doivent pour ainsi dire soutenir les idées ; en raconter assez pour que le lecteur soit conduit naturellement d'une réflexion à une autre par l'intérêt du récit, et n'en pas trop dire afin que le caractère de l'ouvrage demeure visible. Le modèle inimitable de ce genre est dans le livre de Montesquieu sur la

grandeur et la décadence des Romains. On y passe pour ainsi dire à travers l'histoire romaine sans s'arrêter ; et cependant on aperçoit assez de cette histoire pour désirer les explications de l'auteur et pour les comprendre. Mais indépendamment de ce que de si grands modèles sont toujours fort au-dessus de toutes les copies, Montesquieu a trouvé dans son livre des facilités qu'il n'aurait pas eues dans celui dont je parle.

S'occupant d'une époque très-vaste et très-éloignée, il pouvait ne choisir que de loin en loin les plus grands faits, et ne dire à propos de ces faits que des choses très générales. S'il avait dû se renfermer dans un espace de dix ans et chercher son chemin à travers une multitude de faits détaillés et précis, la difficulté de l'ouvrage eût été beaucoup plus grande assurément.

« J'ai cherché dans tout ce qui précède à te faire bien comprendre l'état de mon esprit. Toutes les idées que je viens de t'exprimer l'ont mis fort en travail ; mais il s'agit encore au milieu des ténèbres, ou du moins il n'aperçoit que des demi-clartés qui lui permettent seulement d'apercevoir la grandeur du sujet, sans le mettre en état de reconnaître ce qui se trouve dans ce vaste espace. Je voudrais bien que tu m'aidasses à y voir plus clair. J'ai l'orgueil de croire que je suis plus propre que personne à apporter dans un pareil sujet une grande liberté d'esprit, et à y parler sans passion et sans réticence des hommes et des choses. Car, quant aux hommes, quoiqu'ils aient vécu de notre temps, je suis sûr de n'avoir à leur égard ni amour ni haine ; et quant aux formes des choses qu'on nomme des constitutions, des lois, des dynasties, des classes, elles n'ont pour ainsi dire, je ne dirai pas de valeur, mais d'existence à mes yeux, indépendamment des effets qu'elles produisent. Je n'ai pas de traditions, je n'ai pas de parti, je n'ai point de cause, si ce n'est celle de la liberté et de la dignité humaine ; de cela, j'en suis sûr ; et pour un travail de cette sorte, une disposition et un naturel de cette espèce sont aussi utiles qu'ils sont souvent nuisibles quand il s'agit non plus de parler sur les affaires humaines, mais de s'y mêler... »

Personne ne saurait définir le but et la méthode de *L'Ancien Régime* plus clairement que l'auteur lui-même. Il est peut-être nécessaire de souligner que Tocqueville mentionne dans ces deux lettres la difficulté qui le trouble le plus : « le mélange d'histoire proprement dite avec la philosophie historique ».

En effet, ce qui donne à son livre un caractère unique est ce « mélange ». Toutes les histoires de la Révolution, écrites avant ou après Tocqueville, sont datées, marquées par les époques qui les firent naître ; mais l'ouvrage de Tocqueville restera toujours frais et nouveau, parce qu'il s'agit d'un livre de sociologie historique comparée. Ni la *Scienza Nuova* de Vico, ni *l'Esprit des Lois* de Montesquieu, ni les *Réflexions sur l'histoire universelle* de Burckhardt n'ont vieilli, même si nos méthodes historiques ou sociologiques sont devenues plus spécialisées. Sans doute il faut placer *L'Ancien Régime* dans cet ordre de livres classiques.

En juin 1856, après cinq ans de recherches profondes, *L'Ancien Régime* fut publié. Presque en même temps, l'ouvrage parut aussi en Angleterre, traduit par l'ami de Tocqueville, Henry Reeve, qui avait déjà traduit *De la démocratie en Amérique* ; sa cousine, Lady Duff Gordon, l'aida à faire la traduction. « Elle fait ce métier-là dans la perfection », écrit Reeve à Tocqueville. Dans la même lettre du 27 avril 1856, Reeve dit à son ami : « Plus j'approfondis les chapitres de votre livre que j'ai déjà reçus, plus j'en suis pénétré et enchanté. Tout y est frappé comme une œuvre d'art, et j'y retrouve la trace et la vérité de la sculpture grecque. » Reeve était le premier lecteur de l'ouvrage de Tocqueville. Il compare *L'Ancien Régime*, dans l'œuvre de Tocqueville, avec la place que *l'Esprit des Lois* prend dans les travaux de Montesquieu. (Lettre de Reeve à Tocqueville du 20 mai 1856.)

Entre 1856 et 1859 – l'année de la mort prématurée de Tocqueville – l'ouvrage atteignit quatre éditions en France ; deux en 1856 ; une en 1857 et

la dernière, qui forme la base de la présente édition, en 1859, mais elle a été publiée en décembre 1858. C'est la 4<sup>e</sup> édition ; une autre a été publiée en 1860, nommée aussi 4<sup>1</sup> édition. Une nouvelle édition appelée à tort 7<sup>e</sup> édition a été publiée en 1866 par Gustave de Beaumont, comme tome IV de son édition des Œuvres complètes. J'ai pu trouver les éditions suivantes postérieures à 1866 : 1878, 1887, 1900, 1902, 1906, 1911, 1919, 1921, 1928, 1934. Ce qui fait en tout seize éditions en France, représentant 25.000 exemplaires. En Angleterre, l'édition Reeve fut publiée en 2<sup>e</sup> édition en 1873, augmentée de sept chapitres tirés du volume VIII des Œuvres complètes (éd. Beaumont) ; la 3<sup>e</sup> édition Reeve fut publiée en 1888. En 1904, The Clarendon Press, Oxford, publia une édition française de L'Ancien Régime avec une introduction et des notes de G. W. Headlam ; cette édition a été réimprimée en 1916, 1921, 1923, 1925, 1933 et 1949. En plus, la librairie Basil Blackwell publia en 1933 une nouvelle traduction anglaise de L'Ancien Régime, par les soins de M. W. Patterson, malheureusement sans les notes importantes que Tocqueville a ajoutées à son ouvrage ; cette édition a été réimprimée en 1947 et 1949. On voit qu'il y a jusqu'à maintenant treize éditions de L'Ancien Régime en Angleterre. Ce livre est devenu partie intégrante de la civilisation britannique. Ce fait n'est pas difficile à expliquer.

Dès le commencement du XX<sup>e</sup> siècle, les autorités de l'Université d'Oxford ont institué L'Ancien Régime comme textbook, manuel de base pour tous les étudiants d'histoire et de sciences sociales. En Amérique, l'ouvrage de Tocqueville fut publié également en 1856 sous le titre : *The Old Regime and the Revolution*, traduit par John Bonner ; les éditeurs étaient Harper and Brothers. Une traduction allemande, par les soins de Arnold Boscowitz, parut en 1856, intitulée : *Das alte Staatswesen und die Revolution* ; l'éditeur était Hermann Mendelsohn, Leipzig.

On pourrait facilement écrire un livre sur la pénétration des idées de L'Ancien Régime parmi les lecteurs contemporains. Nous indiquons seulement quelques filiations. Ainsi Charles de Rémusat écrivait dans l'article précité sur l'ouvrage de son ami : « Il faut se rappeler l'idée fondamentale de son premier ouvrage. Il y a plus de vingt ans qu'appliquant cette idée à l'Europe, il terminait son livre sur l'Amérique par la conclusion dont voici les termes : « Ceux-là me semblent bien aveugles qui pensent retrouver la monarchie de Henri IV ou de Louis XIV. Quant à moi, lorsque je considère l'état où sont déjà arrivées plusieurs nations européennes et celui où toutes les autres tendent, je me sens porté à croire que bientôt, parmi elles, il ne se trouvera plus de place que pour la liberté démocratique ou pour la tyrannie des césars. »

De cette pensée, conçue dès longtemps, il a pu depuis lors étudier dans les choses le fort et le faible, restreindre la généralité, limiter l'application ou constater la justesse ; mais la démocratie n'a pas cessé de lui paraître le fait dominant du monde contemporain, le danger ou l'espérance, la grandeur ou la petitesse des sociétés actuelles dans un prochain avenir. Il a, dans la préface de son nouvel écrit, résumé sous une forme vive et frappante les caractères de ces sociétés, quand le principe démocratique a commencé à s'emparer d'elles. Le tableau est tracé d'une main ferme et sûre qui n'outré rien, qui ne néglige rien, qui sait unir la précision du dessin à la vérité du coloris. On y voit que le peintre, avec son talent, a conservé son point de vue. Il n'a pas changé de système, de manière ou d'idées. Ni une expérience de vingt ans, ni quatre ans d'études et de réflexions consacrées à son ouvrage, n'ont altéré ses convictions. Grâce lui en soient rendues, il croit encore ce qu'il pense. » Ajoutons à ces lignes le témoignage d'un autre ami de Tocqueville, Jean-Jacques Ampère : « Aujourd'hui, M. de Tocqueville, ayant vécu dans les Chambres et passé par le pouvoir, confirmé ses théories par l'expérience et donné à ses principes l'autorité de son caractère, a employé le loisir que lui font les circonstances actuelles à

méditer sur un fait plus vaste que la démocratie américaine, sur la Révolution française. Il a voulu expliquer ce grand fait, car le besoin de son esprit est de chercher dans les choses la raison des choses. Son but a été de découvrir par l'histoire comment la Révolution française était sortie de l'ancien régime. Pour y parvenir, il a tenté, ce dont on ne s'était guère avisé avant lui, de retrouver et de reconstruire l'état vrai de la vieille société française.

Ceci a été une œuvre de véritable érudition prise aux sources, appuyée sur les archives manuscrites de plusieurs provinces : des notes fort curieuses, placées à la fin du volume, en font loi. Ce travail, à lui seul, eût été très important et très instructif ; mais, dans la pensée de celui qui a eu le courage de l'entreprendre et de le poursuivre, ce n'était là qu'un moyen d'arriver à l'interprétation historique de la Révolution française, de comprendre cette Révolution et de la faire comprendre »

Du compte rendu très détaillé d'Ampère, nous retenons seulement ces lignes : « On est saisi d'étonnement en voyant dans le livre de M. de Tocqueville à quel point presque tout ce que l'on regarde comme des résultats ou, ainsi qu'on dit, des conquêtes de la Révolution, existait dans l'ancien régime : centralisation administrative, tutelle administrative, mœurs administratives, garantie du fonctionnaire contre le citoyen, multiplicité et amour des places, conscription même, prépondérance de Paris, extrême division de la propriété, tout cela est antérieur à 1789. Dès lors, point de vie locale véritable ; la noblesse n'a que des titres et des privilèges, elle n'exerce plus aucune influence autour de soi, tout se fait par le conseil du roi, l'intendant ou le subdélégué : nous dirions le conseil d'État, le préfet et le sous-préfet. Il ne se passe pas moins d'un an avant qu'une commune obtienne du pouvoir central la permission de rebâtir son presbytère ou de relever son clocher. Cela n'a guère été dépassé depuis. Si le seigneur ne peut plus rien, la municipalité, sauf dans les pays d'états,

peu nombreux, comme on sait, et auxquels est consacré, dans l'ouvrage de M. de Tocqueville, un excellent appendice, la municipalité ne peut pas davantage.

Partout la vraie représentation municipale a disparu, depuis que Louis XIV a mis les municipalités en office, c'est-à-dire les a vendues : grande révolution accomplie sans vue politique, mais seulement pour faire de l'argent, ce qui est, dit justement M. de Tocqueville, bien digne du mépris de l'histoire. L'héroïque commune du Moyen Âge, qui, transportée en Amérique, est devenue le township des États-Unis, s'administrant et se gouvernant lui-même, en France n'administrait et ne gouvernait rien. Les fonctionnaires pouvaient toute et, pour leur rendre le despotisme plus commode, l'État les protégeait soigneusement contre le pouvoir de ceux qu'ils avaient lésés. En lisant ces choses, on se demande ce que la Révolution a changé et pourquoi elle s'est faite. Mais d'autres chapitres expliquent très bien pourquoi elle s'est faite et comment elle a tourné ainsi...»

Sur le style de l'ouvrage de Tocqueville, l'éminent historien de la littérature comparée s'exprime ainsi : « J'ose à peine apprécier dans une œuvre si sérieuse les qualités purement littéraires ; cependant je ne puis taire que le style de l'écrivain a encore grandi. Ce style est à la loi plus large et plus souple. Chez lui la gravité n'exclut pas la finesse, et, à côté des considérations les plus hautes, le lecteur rencontre une anecdote qui peint ou un trait piquant qui soulage l'indignation pour l'ironie. Un lieu intérieur court à travers ces pages d'une raison si neuve et si sage, la passion d'une âme généreuse lu anime toujours ; on y entend comme un accent d'honnêteté sans illusion et de sincérité sans violence qui tait honorer l'homme clans l'auteur et inspire tout à la fois la sympathie et la vénération. » (J.-J. Ampère, op. cit.)

Même dans la correspondance intime de cette époque, se retrouve l'écho de l'ouvrage de Tocqueville. Ainsi, Cuvillier-Fleury écrit au duc d'Aumale : « Avez-vous lu L'Ancien Régime de Tocqueville ? Livre écrit avec un grand sens, à mon avis, une érudition supérieure et un vrai talent (à la Montesquieu) dans quelques parties ; un peu vague pourtant dans ses conclusions, ce livre semble accuser un défaut de sympathie véritable pour la Révolution française, quoique rempli de l'aversion la plus significative pour la tyrannie. Quoi qu'il en soit, la conclusion à tirer de l'ouvrage, indépendamment même des opinions de l'auteur, c'est que la Révolution française était provoquée par les causes les plus légitimes, que le tempérament des classes supérieures la rendait inévitable, celui du peuple irrésistible, et que ce dernier l'a faite avec autant de colère que de raisons. Quant à moi, cela me suffit. Littérairement, le tort du livre me de donner pour des révélations et avec un ton d'initiateur, des vérités connues la plupart, et démontrées depuis longtemps, quelques-unes notamment dans le premier et remarquable volume de l'Histoire des causes de la Révolution française, par Granier de Cassagnac... » Le duc d'Aumale répondit : « ... je voulais vous parler du livre de M. de Tocqueville, que j'achève en ce moment. Je l'ai lu avec le plus vif intérêt et j'en fais le plus grand cas, bien que je ne partage pas toutes les opinions de l'auteur, et que je ne tiens pas pour neuf tout ce qu'il présente comme tel. Voici comme je résume les impressions que me laisse cette lecture :

« M. de Tocqueville montre bien que la Révolution était nécessaire, légitime, malgré ses excès, qu'elle seule pouvait détruire les abus, affranchir le peuple, les paysans, comme dit l'auteur. Il absout la Révolution d'avoir créé une centralisation exagérée et beaucoup d'instruments de tyrannie : tout cela existait avant elle ; il l'absout d'avoir détruit les contrepoids qui pouvait arrêter l'anarchie ou la tyrannie : ils avaient disparu avant elle. Mais il l'accuse, non sans quelque vraisemblance, de n'avoir su, jusqu'ici, créer aucun de ces contrepoids dont

la place, au moins, était encore marquée sous l'ancienne monarchie. Il l'accuse d'avoir repris toute la machine gouvernementale de l'ancien régime, et d'avoir constitué un état tel qu'au bout de soixante ans nous avons été, pour la seconde fois, et Dieu sait pour combien de temps, ramenés à une tyrannie plus logique, plus égale, mais assurément plus complète que l'ancienne.

« Le défaut du livre est de ne pas conclure ; d'être un peu désespérant, de ne pas faire assez ressortir le bien, de ne pas indiquer le remède au mal. Il est bon de dire la vérité au peuple, mais pas d'un ton décourageant ; il ne faut surtout pas avoir l'air de dire à une grande nation qu'elle est indigne de la liberté : cela réjouit trop les oppresseurs, les serviles et les égoïstes.

« Avec tout cela, c'est un beau livre, que j'admire et qui mérite, je crois, qu'on en dise du bien, pour le fond comme pour la forme. Car, ainsi que vous le dites, on y respire une sincère horreur de la tyrannie, et c'est là qu'est l'ennemi. L'ancien régime est mort, pour ne plus revenir ; mais il n'est pas permis de croire que, sur ses ruines, on ne puisse reconstruire que le despotisme ou l'anarchie : ce sont là les bâtards de la Révolution ; c'est la liberté seule qui est sa fille légitime, et qui, avec l'aide de Dieu, chassera un jour les intrus. »

Puisque *L'Ancien Régime* est aussi un livre anglais, il faut que nous disions un mot de l'accueil qu'il reçut en Angleterre. Nous avons déjà parlé de Henry Reeves ; en tant que directeur de la revue anglaise la plus importante de ce temps, *The Edinburgh Review*, et en qualité de *leader-writer* du *Times*, son opinion enthousiaste sur le livre était d'un grand poids. Son ami G.W. Greg publia un compte rendu en deux articles dans ce grand journal qui, comme aujourd'hui, donnait le ton à l'opinion. Citons quelques lignes de ces articles : « Il est rarement prudent d'aventurer une prédiction car les circonstances peuvent ne pas rendre l'événement

Inévitable. Mais, dans ce cas, nous pouvons dire avec confiance que la gloire de M. de Tocqueville ira croissante et que la postérité élargira le jugement de ses contemporains... » Greg donne alors une longue analyse de l'ouvrage ; elle devait un jour être rééditée dans une collection d'études sur Alexis de Tocqueville.

Vers la fin de cette étude approfondie, Greg écrit : « Nous croyons avoir signalé à nos lecteurs que M. de Tocqueville a écrit un livre d'une grande importance, un livre presque entièrement rempli de faits inconnus qui conduisent à des vues de l'histoire qui sont vraiment des découvertes et des découvertes d'une valeur permanente. Cependant, ce livre n'est qu'une portion d'un ouvrage qu'il nous promet et qui donnera l'application de toutes ses investigations, car le présent volume et ceux antérieurs sur l'Amérique ne sont, si nous comprenons bien, que des parties détachées du même travail, – le travail littéraire de sa vie, – pour l'estimation des perspectives de la société dans l'étape actuelle de son développement. »

Son ami, Sir George Cornwall Lewis, chancelier de l'Échiquier et remarquable savant, remercie Tocqueville de l'envoi d'un exemplaire de *L'Ancien Régime* et lui écrit dans une lettre du 30 juillet 1856 : « C'est le seul livre que j'aie jamais lu qui ait satisfait mon esprit parce qu'il donne une vue tout à fait véridique et rationnelle des causes et du caractère de la Révolution française... » Nous arrêtons Ici les exemples que nous pourrions encore donner sur l'accueil que l'ouvrage de Tocqueville reçut en Angleterre.

Voici maintenant quelques témoignages de l'influence que *L'Ancien Régime* exerça sur les générations postérieures.

Nous avons déjà Indiqué dans notre bibliographie annotée pour *La Démocratie en Amérique* que l'éducation politique de la génération qui réalisa la Constitution de 1875 était profondément imprégnée par les

ouvrages de Tocqueville, de Broglie et de Prévost-Paradol. Le livre du duc de Broglie, *Vues sur le Gouvernement de la France*, Paris, 1870, restitue l'atmosphère de L'Ancien Régime, comme beaucoup de références le montrent.

L'influence de Tocqueville sur Taine était considérable. Si l'on étudie *Les Origines de la France contemporaine*, on trouve de nombreuses citations qui se réfèrent à l'ouvrage de Tocqueville.

Là, Taine écrit : « Car ce n'est point la Révolution, c'est la monarchie qui a implanté en France la centralisation. » Taine ajoute ici à son texte la note suivante :

« De Tocqueville, livre II Cette vérité capitale a été établie par M. de Tocqueville avec une perspicacité supérieure. » Voir en plus l'extrait des notes préparatoires pour *Les Origines de la France contemporaine*, appendice de l'ouvrage : H. Taine, *Sa vie et sa correspondance*, tome III, Paris, 1905, qui contient des références à l'ouvrage de Tocqueville.

Une étude approfondie de l'influence de l'œuvre de Tocqueville sur Taine mériterait certainement d'être faite, L'étude pénétrante de Victor Giraud, *Essai sur Taine, Son œuvre et son influence*, Paris, 1932, nous donne seulement une esquisse du problème. Giraud écrit : « ... il faudrait sans doute de longues pages pour démêler avec l'exactitude et la précision désirables tout ce qu'il a pu puiser d'informations, d'indications fécondes, de vues d'ensemble et de détail dans les ouvrages de Tocqueville. Celui-ci... avait voulu précisément traiter tout le sujet qu'allait aborder Taine. Mais il n'avait pu, dans *L'Ancien Régime et la Révolution*, terminer que la première partie de cette grande œuvre ; sur la suite, qui promettait d'être si remarquable, nous n'avons que des « Notes », des fragments, des chapitres à peine esquissés, rapides et puissantes ébauches d'une pensée frappée en pleine force par la mort. Taine est venu utiliser les matériaux

épars, reconstruire sur de nouveaux irais et sur de plus larges fondements l'édifice inachevé ; aux lignes sévères, Là la majesté un peu nue du monument primitif, il a substitué les riches splendeurs de son style ; mats il en a conservé plusieurs parties importantes, et jusqu'au plan général.

L'idée maîtresse des Origines, à savoir que la Révolution a dans toute notre histoire antérieure les plus profondes racines, était celle aussi du livre de Tocqueville ; et j'oserais presque affirmer que les tendances « décentralisatrices » de Taine lui viennent en grande partie de son pénétrant et hardi prédécesseur. » Comme je viens de le dire, une étude sur Tocqueville et Taine reste encore à faire. La différence entre les deux penseurs s'explique peut-être par leur formation intellectuelle. Tocqueville abordait les problèmes sociologiques en premier lieu par l'expérience pratique et une étude profonde de l'histoire administrative et du droit, tandis que Taine était surtout formé par la littérature, la philosophie et l'art. Il me sera peut-être permis d'insérer &Ci un passage révélant la philosophie politique de Taine, passage pris dans sa correspondance : « J'ai bien un idéal en politique et en religion, écrivait Taine en octobre 1862, mais je le sais impossible en France ; c'est pourquoi je ne puis avoir qu'une vie spéculative, point pratique. Le protestantisme libre comme en Allemagne sous Schleiermacher, ou à peu près comme aujourd'hui en Angleterre ; les libertés locales ou municipales comme aujourd'hui en Belgique, en Hollande, en Angleterre, aboutissent à une représentation centrale. Mais le protestantisme est contre la nature du Français, et la vie politique locale est contre la constitution de la propriété et de la société en France. Bien à faire sinon à adoucir la centralisation excessive, à persuader au gouvernement, dans son propre intérêt, de laisser un peu parler, à amoindrir la violence du catholicisme et de l'anti-catholicisme, à vivoter avec les tempéraments.

C'est ailleurs qu'il faut porter ses forces : vers la science pure, vers le beau style, vers certaines parties des arts, vers l'industrie élégante, vers la vie agréable et joliment mondaine, vers les grandes idées désintéressées et universelles, vers l'augmentation du bien-être général. »

Sybel, lui-même auteur d'un ouvrage important sur la Révolution française, analyse dans cet essai le premier volume des Origines, non sans renvoyer ses lecteurs au « livre célèbre » de Tocqueville.

Sybel avait commencé la publication de son ouvrage en 1853.

Comme on le sait, les Origines de Taine étaient inspirées par l'expérience de la défaite de la France en 1871 et la Commune ; en comparaison avec L'Ancien Régime, ce dernier ouvrage était beaucoup plus une étude sociologique de politique comparée. Tocqueville envisageait les tendances du rythme universel du monde occidental tandis que Taine abordait son sujet sous le point de vue d'une révolution de la société française.

En 1861, parut La Cité Antique de Fustel de Coulanges. L'ouvrage porte l'empreinte profonde de L'Ancien Régime. C. Jullian, dans son manuel précieux : Extraits des Historiens français du XIXe siècle (1re édition, Paris, 1896 ; nous citons d'après la 7e édition revue, Paris, 1913) écrit : « Comme influences historiques, on devine chez Fustel de Coulanges, d'abord celle de Montesquieu (l'étude des formes de gouvernement), peut-être celle de Michelet, et bien davantage celle de Tocqueville (le rôle du sentiment religieux dans la vie de la société). Il ne serait pas étonnant que L'Ancien Régime eût une action décisive sur le talent de Fustel : dans La Cité Antique, nous retrouverons la même manière d'exposer, la même allure inductive, et le même désir de ramener un livre à deux ou trois idées directrices ». Quelques pages plus loin, Jullian revient à nouveau sur ce sujet : « L'action de Tocqueville est cependant plus marquée encore que celle de Michelet dans La Cité Antique. Le titre même de l'Introduction :

« De la nécessité d'étudier la plus vieille croyance des anciens pour connaître leurs institutions », semble calqué sur le début de *La Démocratie en Amérique*. Un des grands mérites du livre sur *L'Ancien Régime et la Révolution* est d'avoir montré combien, après 1789, les institutions, les habitudes, l'état d'esprit d'autrefois ont persisté dans la France nouvelle, à son insu légataire universelle de la France monarchique. Fustel de Coulanges montrait dans son livre la longue persistance des traditions et des coutumes religieuses ; et cette loi de la continuité n'a nulle part été plus admirablement définie que dans ces lignes de *La Cité Antique* : « Le passé ne meurt jamais complètement pour l'homme.

L'homme peut bien l'oublier, mais il la garde toujours en lui. Car, tel qu'il est à chaque époque, il est le produit et le résumé de toutes les époques antérieures. S'il descend en son âme, il peut retrouver et distinguer ces différentes époques d'après ce que chacune d'elles a laissé en lui. » Sur Fustel de Coulanges, cf. l'ouvrage capital de l'historien suisse E. Fueter, *Geschichte der neueren Historiographie*, Munich et Berlin, 1911, pages 560 et suivantes ; E. Champion, *Les Idées politiques et religieuses de Fustel de Coulanges*, Paris, 1903 ; J.-M. Tourneur-Aumont, *Fustel de Coulanges*, Paris, 1931, pages 59 et suivantes.

D'ailleurs, dans le livre précité de Jullian, on trouve une brève et très belle appréciation de l'importance de l'ouvrage de Tocqueville, appréciation qu'on lira avec profit : « Le livre de Tocqueville est, avec *La Cité Antique*, l'œuvre historique la plus originale et la mieux faite que le XIX<sup>e</sup> siècle ait produite... »

Jullian classe Tocqueville comme historien philosophique ; nous dirons peut-être, aujourd'hui, historien sociologique. *La Société féodale*, de Marc Bloch, est probablement l'exemple typique de l'histoire sociologique contemporaine.

Le grand ouvrage d'Albert Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, 8 vol., Paris, 1885-1904, est également marqué par l'influence toujours agissante de Tocqueville. Eugène d'Eichthal, dans son livre *Alexis de Tocqueville et la Démocratie libérale*, Paris, 1897, consacre un chapitre entier à L'Ancien Régime où il souligne l'influence de ce dernier sur Albert Sorel.

Nous citons : « Est-il besoin de rappeler que dans sa magistrale histoire de *L'Europe et la Révolution française*, M. Albert Sorel a brillamment étendu à la politique extérieure de la révolution la méthode et les idées de Tocqueville, et montré que là comme à l'intérieur, « la révolution n'a point porté de conséquences, même la plus singulière, qui ne découle de l'histoire et ne s'explique par les précédents de l'ancien régime ». Il a mieux que personne prouvé la vérité de cette parole de Tocqueville : « Quiconque n'a étudié et vu que la France, ne comprendra jamais rien, Pose le dire, à la révolution française Le Play s'était certainement enrichi à la lecture de l'œuvre de Tocqueville. Dans *La Réforme sociale en France* déduite de l'observation des peuples européens, Paris, 1874, vol. III, se trouve une remarque fort caractéristique sur L'Ancien Régime ; Le Play écrit : « L'intolérance cruelle de Louis XV conservait certaines formes d'humanité et tendait seulement à la destruction des chrétiens protestants. L'intolérance des Jacobins de 1793 tendait à la destruction absolue de toutes les religions. » Ceci est appuyé par la note suivante : « Alexis de Tocqueville a mis cette vérité en complète lumière dans un ouvrage qui serait excellent s'il avait son vrai titre et s'il présentait une conclusion. » Nous ne croyons pas que Le Play rende justice à Alexis de Tocqueville ; son esprit casuistique et moraliste était loin de comprendre la sociologie historique de Tocqueville.

– Parmi les grands lecteurs de L'Ancien Régime mentionnons Georges Sorel et Jean Jaurès ; *Les Illusions du Progrès*, 1<sup>re</sup> édition, Paris, 1908, se réfère très souvent à l'ouvrage de Tocqueville et l'Histoire socialiste

de la Révolution française, édition revue par A. Mathiez, tomes I-VIII, Paris, 1922-1924, fait également apparaître les traces de L'Ancien Régime.

On pourrait aussi citer l'éminent historien du Droit français, A. Esmein, qui, dans ses *Éléments de Droit Constitutionnel français et comparé*, révèle une subtile connaissance de la pensée de Tocqueville.

En plus, il ne faut pas oublier les grands historiens de la littérature française. Nous nous référons seulement à quelques-uns. Sainte-Beuve, dans les *Causeries du Lundi*, montre clairement qu'il n'a jamais compris la portée sociologique de l'œuvre de Tocqueville. Si l'on se rappelle avec quel enthousiasme il avait salué la publication de *La Démocratie en Amérique* dans *Les Premiers Lundis*, on peut seulement conclure que son grand collègue de l'Académie Française devait lui avoir marché sur les pieds...

Mats, même dans sa méchanceté, Sainte-Beuve reste toujours brillant. En contraste avec Sainte-Beuve, Petit de Julleville écrit dans son *Histoire de la Littérature française*, Paris, s. a., page 510 : « Formé à l'école de Guizot, Tocqueville, en 1835, donnait *La Démocratie en Amérique*, le plus solide ouvrage de philosophie sociale qu'on eût écrit depuis l'*Esprit des Lois* ; vingt ans plus tard (1856), *L'Ancien Régime et la Révolution*, livre entièrement original et neuf, dont l'influence fut très grande, et qui, au lendemain du succès bruyant des Girondins de Lamartine, commença de modifier en France, au moins chez les esprits réfléchis, ce qu'on pourrait nommer la légende révolutionnaire.

Au lieu de voir dans la Révolution un cyclone imprévu (héroïque ou monstrueux), on y reconnut une résultante de causes nombreuses, éloignées, profondes. Taine achèvera ce redressement de l'opinion ; mais Tocqueville l'avait commencé. » – Ferdinand Brunetière, dans cet ouvrage de valeur qu'est le *Manuel de l'Histoire de la Littérature française*, Paris, 1898, donne son opinion sur l'ouvrage de Tocqueville sous forme de notes :

« ... et que ce livre a marqué une époque dans la manière même de concevoir les origines de la Révolution ; – et d'en représenter l'histoire. – Comment Tocqueville a bien vu : 10 que la Révolution tenait Par toutes ses ruines au plus lointain passé de notre histoire ; 20 qu'elle devait à la profondeur de ses causes son caractère « religieux » ; et 30 que pour cette raison il ne dépendait d'aucune puissance politique d'en abolir les effets. – Par le moyen de ces deux ouvrages, nul n'a plus fait que Tocqueville, pour soustraire l'histoire à l'arbitraire du jugement de l'historien ; préparer l'idée que nous nous en formons de nos jours ; et lui donner tout ce qu'on peut lui donner des caractères d'une science. »

Dans son ouvrage classique, l'Histoire de la Littérature française, Paris, 1912, Gustave Lanson nous donne également une admirable appréciation de l'ouvrage de Tocqueville : « ... *L'Ancien Régime et la Révolution* a pour base une idée d'historien.

Tocqueville, comme les historiens orléanistes, voit dans la Révolution la conséquence, le terme d'un mouvement social et politique qui a son commencement aux origines mêmes de la patrie au lieu que presque toujours, pour les légitimistes et pour les démocrates, la Révolution était une rupture violente avec le passé, une explosion miraculeuse et soudaine que les uns maudissaient, les autres bénissaient, tous persuadés que la France de 1789 et de 1793 n'avait rien de commun avec la France de Louis XIV ou de saint Louis. Mais les Orléanistes faisaient servir leur vue de l'histoire aux intérêts d'un parti : Tocqueville, plus philosophe en restant strictement historien, se contente d'établir la continuité du développement de nos institutions et de nos mœurs ; la Révolution s'est faite en 1789, parce qu'elle était déjà à demi faite et que, depuis des siècles, tout tendait à l'égalité et à la centralisation ; les dernières entraves des droits féodaux et de la royauté absolue parurent plus gênantes, parce qu'elles étaient les dernières. Il explique l'influence de la littérature et de l'irréligion sur la

Révolution, et la prédominance du sentiment de l'égalité sur la passion de la liberté. Ayant ainsi rendu compte de la destruction des institutions féodales et monarchiques, Tocqueville avait projeté de montrer comment la France nouvelle s'était reconstruite des débris de l'ancienne : c'est à peu près le vaste dessein que Taine a réalisé dans ses Origines de la France contemporaine. Mais Tocqueville n'eut pas le temps de donner ce complément de son ouvrage. » (Op. cit., pages 1019 et suivantes.) Les historiens de l'histoire de la littérature française ont ainsi légué les résultats de l'ouvrage de Tocqueville aux jeunes générations.

Espérons qu'elles en profiteront.

En terminant notre esquisse de l'influence de L'Ancien Régime en France, nous aimerions indiquer à nos lecteurs le petit livre important de Paul Janet, l'historien éminent de la science politique, Philosophie de la Révolution française, Paris, 1875. Janet a brillamment vu que l'année 1852 a été une ligne de démarcation décisive dans la conception historique de la Révolution française. Voici ce que nous lisons dans son livre : « L'année 1852 a déterminé une véritable crise dans la philosophie de la révolution française. Une profonde déception, une déviation inouïe des principes chers jusque-là au pays, on le croyait du moins, une tendance malheureuse à sacrifier les résultats moraux de la révolution aux résultats matériels, une nouvelle forme d'absolutisme se produisant sous le prestige même des idées qui avaient dû effacer à jamais le despotisme du monde, en même temps une science un peu plus étendue, une comparaison de notre état avec celui des peuples voisins, la triste conviction – trop justifiée par l'expérience – que plusieurs de ces peuples, sans tant de crises ni de désastres, avaient atteint peu à peu par le cours des choses cette liberté politique que nous avions rêvée et que nous avions manquée, et même, au point de vue de quelques grandes libertés sociales, nous avaient devancés et surpassés, tandis qu'un grand peuple au-delà de l'Atlantique réalisait à la

fois dans toute son étendue ce grand programme de liberté et d'égalité dont nota commencions déjà à sacrifier la moitié, sauf plus tard à abandonner l'autre : toutes ces vues, toutes ces réflexions,, expériences et comparaisons ont contribué à jeter des doutes sur cette croyance à la révolution que tous partageaient à quelque degré...

De là, une direction toute nouvelle donnée aux théories récentes sur la révolution française. On commence à être frappé du peu de respect que la révolution avait eu pour la liberté de l'individu, de son culte pour la force, de son idolâtrie pour la toute-puissance du pouvoir central ; on se demande si, en établissant dans le monde moderne l'égalité des conditions, la révolution, comme autrefois l'empire romain, n'avait pas préparé les voies à une nouvelle forme de despotisme. Aucun publiciste n'a été plus frappé de cette pensée que le célèbre et pénétrant Alexis de Tocqueville, et il l'avait eue bien avant tout le monde. Le premier, dans son livre si original De la Démocratie en Amérique, il avait, en des temps pacifiques, modérés, constitutionnels, menacé les peuples modernes « de la tyrannie des Césars », prédiction étrange que nulle circonstance, nul événement, nul symptôme apparent ne paraissait autoriser. Plus tard, justifié en quelque sorte par les événements, il reprenait cette pensée et la développait avec la plus rare sagacité dans son beau livre sur L'Ancien Régime et la Révolution... » Nous ne pouvons pas citer intégralement la pénétrante analyse de Janet dont voici le résumé : « Ainsi, Tocqueville justifie en un sens la révolution, et en un autre sens il la critique, mais autrement que ne le font d'ordinaire ses censeurs ou ses amis. Il la justifie en montrant qu'elle n'a pas été aussi novatrice, ni par conséquent aussi absurde que le disent les partisans du passé. Elle a bien cherché à fonder un ordre social sur la raison pure, sur l'idée abstraite du droit et de l'humanité ; mais en cela même elle n'a fait que réaliser ce que tous les temps antérieurs avaient préparé. Elle est donc à la fois dans le vrai historique et dans le vrai philosophique.

En revanche, Tocqueville cherche à éveiller nos inquiétudes sur l'une des conséquences possibles de la révolution, à savoir l'établissement d'un nouvel absolutisme, l'absolutisme démocratique ou césarique, l'effacement de l'individu, l'indifférence du droit, l'absorption de toute vie locale par le centre et par suite l'extinction de toute vitalité dans les parties : mal dont Tocqueville a peut-être (espérons-le) exagéré la portée, mais qui, ayant son germe, déjà dans toute notre histoire, a été propagé et aggravé sans nul doute à un degré extrême par la révolution. Telle est la moralité que nous suggère le livre de M. de Tocqueville... » (Cf. op. cit., pages 119 et suivantes.)

Ce sont précisément les tendances latentes de la révolution – l'effacement de l'individu et son nivellement dans le procès démocratique et le danger du régime plébiscitaire – qui ont profondément influencé l'œuvre du grand historien suisse Jacob Burckhardt (1818-1897). Malgré son esthétisme contemplatif, il est peut-être, de tous les penseurs que nous avons mentionnés, le plus proche de Tocqueville. « Mais il est comme vous le dites, écrit-il dans une lettre à un ami, on veut éduquer les gens pour des meetings ; le jour arrivera, où tout le monde commencera à pleurer s'il n'y a pas au moins cent personnes réunies ensemble. » Depuis que Werner Kaegi a publié les études préparatoires pour les *Réflexions sur l'histoire universelle* (Historische Fragmente, Stuttgart, 1942), nous savons jusqu'à quel degré Burckhardt avait assimilé la pensée de Tocqueville. La révolution française, comme phase de la révolution du XIXe et du XXe siècle, était sur le point de rencontre des deux penseurs.

Nous avons déjà mentionné Fueter qui, dans l'ouvrage précité, consacre quelques pages pertinentes à la place que tient L'Ancien Régime dans le développement des sciences historiques (cf. op. cit., pages 557 et suivantes). Le sociologue Vilfredo Pareto, qui enseignait à Lausanne et dont le cerveau encyclopédique avait tout lu, n'avait pas oublié d'étudier également l'ouvrage de Tocqueville.